aient la faveur d'être conduits dans r cachot pour écrire leurs dernières ontés ou pour mettre en ordre les lets qui formaient leur unique succession. Les autres se faisaient servir s mets délicats et des vins de choix, voulant pas mourir sans avoir goûté à défaut de mieux, les plaisirs de table. Au milieu d'eux, allaient et naient l'huissier du tribunal, qui relait les noms pour dresser son procès-verbal ; les valets de l'exécuteur, ltres déjà de la proie qui ne leur it pas encore livrée, et les guicheres, qui pouvaient espérer qu'avant quitter la prison les prisonniers se ntraient généreux à leur égard.

Dolorès avait pris place sur un banc ossé contre un mur, près d'une croi. L'accès de douleur qu'elle avait ouvé à l'audience, après l'acte de blime folie commis par Coursegol, tait calmé. Lui était debout devant e, il la regardait d'un sourire attens, sans souffrance, sans regret, sans ertume, ne comprenant qu'une choc'est qu'elle acceptait qu'il mourût ec elle. Rien de plus calme ne se avait voir que ce délicat visage de me fille et cette figure énergique qui ddaient encore la trace des larmes un moment de désespoir avait arraées à leurs yeux. Antoinette, suivie Philippe, s'élança vers Dolorès, s'aenouilla devant elle, et, jetant sa e sur les genoux de son amie, elle nna un libre cours à ses sanglots.

—Antoinette, je vous en supplie, ne enlevez pas mes forces au moment j'en ai tant besoin, dit Dolorès.

—Cruelle ! ne nous avoir rien dit !

—C'est que je voulais éviter ces déirements douloureux. Il faut se résoudre, subir le sort qui nous est fait, ne pas nous exposer par un attenissement inutile à mourir en lâches.

Ayant ainsi parlé, Dolorès obligea ntoinette à se relever, à s'asseoir auès d'elle, et commença à lui parler ns un langage pénétrant, doux et ferme. Les rôles étaient changés. Celle qui allait mourir consolait celle qui restait dans la vie. Tandis que ce rapide entretien avait lieu entre Antoinette et Dolorès, Philippe, horriblement pâle, les poings serrés, dans une agitation qui révélait une fièvre violente, interrogeait Coursegol et apprenait de lui ce qui venait de se passer. Il enviait le sort de ce serviteur dévoué qui allait mourir avec Dolorès. Il cherchait par quels moyens il pourrait, lui aussi, attirer sur sa tête les colères de l'accusateur Fouquier-Tinville et se faire envoyer sans retard à l'échafaud. Coursegol raconta modestement, simplement, son histoire. Désespéré de voir condamner Dolorès, il avait voulu partager sa destinée, se sentant en ce cruel moment des entrailles de père et ne voulant pas survivre au cher objet qui lui était ravi.

—Combien ta destinée est préférable à la mienne ! s'écria Philippe avec amertume. Je voudrais être à ta place et mourir !

Ces paroles, Dolorès les entendit. Elle s'éloigna d'Antoinette, s'avança vers Philippe et lui dit :

—Ne parle pas ainsi, Philippe. En ce jour, Dieu te marque sa volonté. Sans le vouloir, j'étais dans ton coeur un obstacle à la réalisation des promesses que tu as jurées. Il me rappelle à lui. Tu voudrais mourir avec moi, dis-tu ? Il ne faut pas mourir. Il faut vivre, car tu appartiens à celle qui eut foi dans tes serments ; tu te dois à ton nom, et nul ne fut plus qu'Antoinette digne de le porter.

Philippe l'interrompit vivement :

—Je ne suis pas un saint, moi ! je suis un homme. Que viens-tu me parler de promesses, de devoirs ! Quoi que j'aie dit, quoi que j'aie promis, si je ne te disais pas que je t'aimais, si je ne promettais pas de t'aimer toujours, j'ai menti. Lis dans mon coeur ; vois-y ton nom, ton nom seul écrit partout, et apprends moi toi, la créature cou-